Johannes Angermuller (2015): “Lire le 'déconstructivisme derridien'. De la subjectivité dans le discours philosophique.” In: Dominique Maingueneau, Mathilde Vallespir (dir.), *Lire Derrida?* Limoges: Lambert Lucas, pp. 93-101.

**LIRE LE « DĖCONSTRUCTIVISME DERRIDIEN ».**

**DE LA SUBJECTIVITĖ DANS LE DISCOURS PHILOSOPHIQUE.**

Johannes ANGERMULLER

Université de Warwick (Royaume-Uni)

EHESS (Paris)

La déconstruction est généralement considérée comme le projet philosophique de la première période de Derrida, à laquelle se rattachent des publications comme *De la grammatologie* (1967), *La Voix et le Phénomène* (1967c), *L’Écriture et la Différence* (1967b) ou *Marges de la philosophie* (1972) avant le tournant littéraire qui s’annonce dans des ouvrages plus expérimentaux comme *Glas* (1974) et *Éperons* (1978). Pendant la période déconstructiviste, on voit déjà l’intérêt du philosophe pour la question de l’écriture : toute philosophie passant par l’écriture, les systèmes conceptuels philosophiques, notamment issus des traditions européennes, sont soumis à une critique immanente qui dégage leurs apories internes. Partant du point de vue que tout concept philosophique ne prend sens qu’en se distinguant d’autres concepts, Derrida pointe la contradiction inhérente à une tradition métaphysique ou logocentrique qui conçoit le sens comme l’expression d’une origine créatrice de sens – sous la forme d’une conscience intentionnelle, d’une instance auctoriale ou d’un sujet parlant. Si le sens des concepts se forme à partir de leur différence, aucun concept ne peut prétendre à un sens intrinsèque. Dans la perspective déconstructiviste, il s’agit d’une critique des tentatives visant à enfermer ce jeu dans un système conceptuel philosophique et à le ramener à une origine métaphysique de la création de sens. Ainsi le regard se déplace-t-il de la sémantique des concepts à la matérialité des signes, mots, textes, dont les effets de sens sont ramenés au décentrement qu’opère la « différance ». La déconstruction peut dès lors apparaître comme un processus qui s’effectue sans sujet ni auteur et qui opère uniquement avec des textes.

Cependant, le nom même de Derrida reste indissolublement lié au concept de déconstruction, dont il est considéré comme l’inventeur, et il est souvent question de « déconstructivisme derridien », de « déconstruction selon Derrida » ou de « Derrida, le père de la philosophie de la déconstruction ». L’association du projet et de l’auteur, de la doctrine et du nom, n’entre-t-elle pas en contradiction avec l’idée déconstructiviste de la philosophie envisagée comme pur texte se (dé-)construisant lui-même ? Si l’on ramène toujours la déconstruction à son (présumé) inventeur, peut-on encore accréditer le pur textualisme de la « déconstruction derridienne » ? En prenant appui sur des textes de Derrida, je voudrais montrer ici qu’en effet les textes de la déconstruction eux-mêmes renvoient inévitablement aux positions énonciatives du discours, entre autres à celle de « l’auteur ». Ceci a pour corrélat un déplacement théorique : on passe de la philosophie comme texte à la philosophie comme discours et par conséquent de la sémiotique structurale à l’analyse du discours. On discutera la question de savoir dans quelle mesure ce déplacement contredit ou corrobore le geste critique de la déconstruction.

Dans mon étude d’un texte déconstructiviste de Derrida, je m’appuie sur des courants post-structuralistes qui se sont constitués dans le champ des approches énonciativo-pragmatiques de l’analyse du discours (voir Maingueneau 1991). Dans la perspective de mon *Analyse du discours poststructuraliste* (Angermuller 2013a), on a affaire à des énoncés qui, dans l’énonciation, instruisent le lecteur sur les contextes non conceptuels dont il a besoin pour comprendre leurs contenus conceptuels. La question est dès lors de savoir comment les textes orchestrent des contextes non conceptuels, à savoir des énonciateurs, des positions et des sources, sans lesquels les concepts et les contenus du débat théorique se fondraient en un brouhaha où il ne serait même plus possible de distinguer qui parle. Ici, je m’intéresse en particulier aux diverses voix et aux divers énonciateurs qui sont convoqués lorsque les textes et les contextes se rattachent à un discours et requièrent du lecteur qu’ils construisent des contenus théoriques (Ducrot 1984 ; Nølke, Fløttum et Norén 2004). Les approches pragmatico-énonciatives mettent l’accent sur les marqueurs énonciatifs, autant de traces formelles qui révèlent le caractère « feuilleté » du processus énonciatif. Dans cette perspective, les textes théoriques opèrent avec une pluralité de voix qui produisent tantôt une harmonie concertée tantôt une cacophonie. Plutôt que comme une grande structure fermée, dans laquelle tous les éléments occupent une place fonctionnelle, je comprends le discours comme un processus de formation d’énoncés, qui se caractérisent par leur constitution hétérogène et dialogique. En écho à Mikhaïl Bakhtine, on soulignera l’organisation polyphonique et dialogique du discours, qui confronte sans cesse le lecteur à la question : qui parle ?

Une telle perspective sur le discours peut être qualifiée de poststructuraliste à double titre (Angermuller 2013a). Si celle-ci se distingue des modèles textualistes de la différence, tels que revendiqués également par Derrida, elle poursuit leur remise en question critique du sujet et de l’auteur en prenant ceux-ci comme des effets de l’usage linguistique. Cette approche se démarque des modalités spécifiques de l’énonciation et montre comment des bribes de discours, voire des énoncés isolés, cristallisent le savoir complexe dont dispose le lecteur concernant le contexte d’énonciation. Étudier les discours sous l’angle de l’analyse énonciative, cela veut dire scruter les traces formelles de l’énonciation disséminées dans les énoncés. L’analyse poststructuraliste du discours souligne ainsi l’hétérogénéité qui est propre au discours jusqu’au niveau de ses énoncés isolés.

À l’aide d’un exemple, je voudrais maintenant montrer que même les textes apparemment purement conceptuels exigent, pour faire sens, un renvoi à l’orchestration polyphonique des énonciateurs du discours. Mon choix s’est porté sur un extrait de *La Voix et le Phénomène* de Jacques Derrida*,* livre dans lequel ce dernier entreprend une lecture déconstructiviste de la théorie des signes d’Edmund Husserl. Deux raisons motivent ce choix. D’une part, nous verrons que même un texte qui, avec le raffinement propre à l’écriture de Derrida, tente d’étayer la célèbre formule déconstructiviste : *Il n’y a pas de hors-texte* (Derrida 1967a: 227), ne peut dire ce qu’il veut dire qu’en faisant précisément ce qu’il ne veut pas faire : en renvoyant à des contextes et en rendant visibles ceux qui parlent. D’autre part, il apparaît clairement que le théoricien ne parle pas seul. Il se réfère à tout un bataillon d’énonciateurs généralement anonymes, avec qui il fait cause commune ou entre en conflit. En l’occurrence, le lecteur peut comprendre ce qui est dit comme étant le produit d’un mouvement intellectuel plus vaste et attribuer certains contenus tantôt à certains acteurs du champ et tantôt à d’autres. Quelle que soit la tendance théorique que représentent les figures invoquées dans le texte (Derrida, Husserl...), il faut rappeler l’effort de contextualisation requis du lecteur pour attribuer ce qui est dit à des positions, des mouvements ou des camps précis. Les positionnements théoriques sont le produit fragile des efforts interprétatifs du lecteur, et donc hautement sujets à révision.

Nous arrivons maintenant à l’exemple de texte choisi, tiré d’un discours qui se caractérise généralement par deux règles fondamentales. La première instruction est pour ainsi dire la suivante : cite uniquement des autorités canoniques ; la seconde : ne remets jamais en question ces autorités. Lorsque le philosophe suit ces modèles traditionnellement en usage à l’université – ce qu’il doit faire, s’il veut être philosophe – il se trouve devant un véritable dilemme : comment peut-il lui-même devenir philosophe et, avec sa philosophie, se distinguer des autres philosophies ? Nous verrons que Derrida réussit précisément cette prouesse, et ce sans violer les règles du jeu philosophique.

1) La présence à soi du vécu doit se produire dans le présent comme maintenant. (2) Et c’est bien ce que dit Husserl : (3) si les « actes psychiques » ne s’annoncent pas eux-mêmes par l’intermédiaire d’une « *Kungabe* » [sic], s’ils n’ont pas à être informés sur eux-mêmes par l’intermédiaire d’indices, c’est qu’ils sont « vécus par nous dans le même instant » (*im selben Augenblick*). (1967c : 66)

Les spécialistes de Derrida reconnaîtront aisément dans cet exemple une figure typique de la déconstruction : la révélation d’une aporie dans le texte philosophique reposant sur le fait que le philosophe, ici Husserl, entre en contradiction avec quelque chose qu’il ne veut pas dire, mais qu’il doit dire quand même, en l’occurrence qu’il y aurait un sens des « actes psychiques » qui n’est pas tributaire de leurs indices. Nous ne rentrerons pas ici dans les subtilités de l’exégèse derridienne, ce qui ferait l’objet d’un article à part entière. Dans la perspective de l’analyse des énoncés, nous observons un certain nombre de termes du vocabulaire caractéristique de Derrida qui sont porteurs d’un certain savoir conceptuel, savoir que nous désignerons simplement dans la suite par *p, q…* car nous ne nous y intéresserons pas en détail. Ce qui nous intéresse, c’est la question de savoir comment le texte reflète le contexte communicationnel dont il provient. Le problème est que le contexte de formation originel est irrémédiablement perdu pour le lecteur. Celui-ci sait une seule chose, c’est que quelqu’un a formulé l’énoncé et que tout énoncé dispose d’un locuteur. La première étape consistera donc pour lui à déterminer le locuteur, à répondre à la question de savoir qui, en définitive, dit ce qui est dit. Le locuteur est l’instance qui a la responsabilité de l’énoncé. Le locuteur n’est pas « l’auteur » individuel, la personne qui parle du dehors ; il fait partie de la structure interne de l’énoncé. Nous verrons bientôt que le locuteur n’est jamais seul dans l’énoncé, qui est peuplé par une série d’énonciateurs, vis-à-vis desquels le locuteur adopte une position déterminée. L’énoncé constitue la scène d’un spectacle dans lequel différents énonciateurs interviennent. Le locuteur remplit pour ainsi dire la fonction de metteur en scène. C’est lui qui tire les fils et qui fait prononcer à ses figures les différents contenus conceptuels *p, q…* de l’énoncé.

Qui est le locuteur dont les figures sont les acteurs qui « jouent » l’énoncé ? L’énoncé ne peut pas répondre lui-même à cette question. Il a besoin pour cela du lecteur, qui cherche dans son contexte des candidats possibles. Ainsi, le lecteur de l’énoncé (1) arrivera à « Derrida », qu’il peut identifier d’un coup d’œil rapide comme auteur sur la couverture du livre. La chose se complique lorsque nous passons à l’énoncé suivant, qui jette un nouvel éclairage sur ce qui a été dit précédemment : « Et c’est bien ce que dit Husserl ». *A posteriori*, le lecteur est ainsi confronté à la question de savoir si (1) n’est pas en réalité une citation, signée précisément d’un certain « Husserl ». Que « Derrida » soit le locuteur de (1) se révèle ainsi être une pure hypothèse, qui se trouve maintenant remplacée par l’hypothèse selon laquelle dans (1), Derrida dit que Husserl dit le contenu de l’énoncé *p*. Selon cette deuxième hypothèse, ce qui est dit n’est en définitive pas attribué à Derrida mais à Husserl, de sorte que dans la représentation formalisée, ce n’est plus Derrida mais Husserl qui occupe la place du L0 (l’« auteur » de l’énoncé) tandis que Derrida devient le L1. Le lecteur a-t-il alors terminé son travail ? Nullement. Le processus de formation d’hypothèses interprétatives peut encore continuer, car si le lecteur reconnaît l’énoncé en tant qu’énoncé, il se retrouve face à une série de places vides, qu’il doit en quelque sorte remplir en usant du savoir à sa disposition. Si d’autres dissonances cognitives apparaissent, si par exemple la précision de la traduction est mise en doute, le lecteur peut poser une troisième hypothèse, selon laquelle le traducteur dit que Derrida dit que Husserl dit *p*. Ou bien vous, très cher lecteur, notez que l’énoncé est « en réalité » prononcé ici par un certain Johannes Angermuller, lequel dit que, selon la traduction modifiée, « Derrida dit que… ». En théorie, rien n’empêche que nous poursuivions à l’infini la formation d’hypothèses interprétatives, et la seule raison pouvant motiver l’arrêt du processus est pragmatique : notre temps et notre énergie sont limités. Nous nous contenterons donc de la dernière hypothèse qui nous semble résoudre les problèmes interprétatifs du texte, l’hypothèse qui ne contredit pas ce que nous savons déjà sur le discours dans lequel nous essayons justement d’entrer.

Première hypothèse : L0 (« p1»), où L0 = « Derrida »

Deuxième hypothèse : L1 (« L0 dit que p1 »), où L1 = « Derrida », L0 = « Husserl »

Troisième hypothèse : L2 (« L1 dit que L0 dit que p »),où L2 = « J.A. », L1 = „Derrida“,

L0 = « Husserl »

etc.

Ce qui est typique du processus déconstructiviste, c’est l’impossibilité dans laquelle se trouve le lecteur de décider qui est le locuteur de (1). Dans (1), Derrida semble dire *p*, ce qui à la lumière de (2) doit en fait être attribué à Husserl : « Et c’est bien ce que dit Husserl ». Le « bien » suggère que ce qui est dit dans (1) est une paraphrase d’un texte de Husserl. C’est dans ce « bien », apparemment insignifiant, que repose le processus déconstructiviste, qui révèle une contradiction entre ce que dit Husserl dans (1) et dans (3). C’est le procédé que Derrida utilise pour remettre en question une autorité canonique telle que Husserl sans entrer lui-même en scène. Du fait que le lecteur ne sait pas avec certitude qui « parle vraiment », le texte l’amène à produire certains effets de lecture. Il doit sans cesse placer l’énoncé tantôt dans le contexte argumentatif de Derrida, tantôt dans celui de Husserl. C’est l’indécidabilité maîtrisée des modalités énonciatives qui fait osciller le lecteur entre deux discours. Ces paraphrases et citations ambivalentes font entrer le lecteur de textes appartenant au canon philosophique dans des discours non philosophiques, par exemple dans le discours contemporain sur la théorie de la différence saussurienne. Le texte apparaît également comme un mode d’emploi permettant au lecteur de mettre à jour son capital de lecture théorique et de le relier à des discussions intellectuelles extérieures à la philosophie. En cela réside la « magie » du procédé déconstructiviste, qui peut être vécu par le lecteur comme une véritable expérience de conversion. Les concepts semblent ainsi déployer une dynamique qui leur est propre, sans aucune intervention de l’écrivain et du lecteur. Il en résulte une illusion de « théorie pure », qui n’a besoin de personne pour être écrite et lue.

Mais laissons là les apories caractéristiques de la philosophie déconstructiviste et revenons-en à la question de savoir qui parle. Une fois que le lecteur a déterminé l’identité du locuteur, il doit s’atteler à la tâche de déterminer la position de ce locuteur à l’égard de ce qui est dit. Ce n’est pas là non plus une chose simple, puisqu’il dit toujours plus qu’il ne veut dire. Il parle pour ainsi dire « en compagnie », avec des énonciateurs qui disent plus ou moins ce qu’il veut dire. Nous en arrivons maintenant au spectacle polyphonique que le locuteur de l’énoncé met en scène. Dans ce spectacle, le locuteur ne prend pas lui-même la parole ; en tant que metteur en scène de l’énoncé, il doit se tenir en retrait. Heureusement, il a à sa disposition de nombreux énonciateurs qu’il peut propulser sur la scène de l’énoncé et auxquels il peut confier la tâche de proférer ses contenus.

Que nous apporte la comparaison avec le monde du théâtre et de la musique ? Au lieu de concevoir les énoncés comme l’expression d’*un* sens, nous pouvons maintenant les comprendre comme des composés de perspectives et de niveaux énonciatifs qui forment des emboîtements complexes et des superpositions hétérogènes. Pour signaler le déroulement polyphonique qui caractérise le discours jusqu’au niveau de ses énoncés séparés, les textes recourent à certains marqueurs formels, les traces de l’énonciation, comme par exemple *ne… pas* dans l’énoncé (3). Ainsi, du point de vue de la théorie de l’énonciation, la négation *ne… pas* induit un processus énonciatif complexe avec deux perspectives d’énonciation délimitées. *Ne… pas* n’est pas un opérateur mathématique qui se contente de transformer un fait d’une valeur positive en valeur négative. Il scinde bien plutôt ce qui est dit en deux perspectives énonciatives. *Ne… pas* déclenche un dialogue imaginaire entre deux perspectives (per1 et per2) que l’on peut formaliser de la manière suivante :

per1 (3): [a1] (VRAI p: *les « actes psychiques » s’annoncent par l’intermédiaire d’une « Kungabe »*)

per2 (3): [l0] (NON per1)

Nous voyons ici les deux perspectives énonciatives superposées en (a) per1 et per2, dont les énonciateurs a1 et l0 portent des contenus propositionnels particuliers. Ici, a1 dit que « les actes psychiques s’annoncent par l’intermédiaire d’une Kungabe » etc., alors que la fonction de l0, représentant du locuteur, se borne à refuser ce qui est dit par a1. Nous avons affaire à deux énonciateurs qui représentent tantôt l’autre, l’allocutaire, et tantôt le locuteur. *Ne… pas* invite le lecteur à attribuer ce qui est dit à l’allocutaire.

Les discours opèrent avec de nombreux, très nombreux énonciateurs, auxquels doit se confronter le lecteur qui entre dans le discours. Plutôt que comme un grand dispositif grammatical prescrivant ce qui doit être pensé et dit, il faut plutôt voir le discours comme un ensemble ouvert d’énoncés disséminés et fourmillant d’énonciateurs. Ces énonciateurs bavardent en tout anonymat tant que le lecteur ne leur a pas assigné leurs instances et leurs fonctions communicationnelles. C’est seulement quand le lecteur, à partir des traces et des signaux du texte, élucide la position du locuteur par rapport à ce qui est dit, que se révèlent à lui les contextes plus généraux du discours, dont l’extrait de texte représente un fragment. À mesure que le lecteur s’attaque, un énoncé après l’autre, aux problèmes d’interprétation du discours, un nombre raisonnable de positions plus ou moins stables du sujet vont se cristalliser, auxquelles sont liées certaines propositions de subjectivité. Le lecteur va se constituer un savoir concernant les acteurs importants du discours théorique, dans lequel non seulement « Derrida » joue un rôle, en tant qu’auteur présumé, mais aussi d’autres acteurs dont on ne connaît pas forcément le nom. « Derrida » peut alors lui-même devenir le label d’un mouvement, que le locuteur l’accepte ou qu’il le refuse. Dans tous les cas, l’association d’un nom comme « Derrida » à un mouvement intellectuel est un effet de lecture qui se base aussi bien sur ce que le lecteur trouve dans les textes théoriques que sur le savoir dont il dispose concernant les contextes. Lorsque nous parlons et que nous écrivons, nous sommes donc toujours déjà en compagnie d’énonciateurs anonymes. Lorsque nous parlons et que nous écrivons, nous devons aussi donner la parole à des énonciateurs dont nous ne voulons pas entendre parler, et cela constitue l’hétérogénéité d’un discours dans lequel il en va des contenus exactement comme de la question de savoir comment ils sont énoncés.

Mais l’hétérogénéité du discours se manifeste encore d’une autre manière. Outre les opérateurs polyphoniques comme *ne… pas*, nous pouvons signaler les guillemets et les mots en italique, qui créent de la polyphonie et marquent le passage d’un discours citant à un discours cité (Rosier 1999). Dans (3), ces marqueurs typographiques mettent en contact deux discours qui sont prononcés dans des contextes différents. Eu égard au discours citant, le lecteur trouve des éléments dans le cotexte et le paratexte immédiats et, outre le nom de l’auteur, il notera sans doute la date et le lieu de parution du livre, à savoir « 1967 » et « Paris ». Concernant le discours cité, le cotexte en revanche n’indique que le locuteur (Husserl) ; pour déterminer le temps et le lieu, le lecteur est renvoyé à son savoir encyclopédique, et il sait peut-être que Husserl est un philosophe allemand du premier tiers du 20e siècle. Quel que soit le savoir convoqué dans le passage du discours derridien au discours husserlien, le lecteur doit en même temps entreprendre un voyage dans différents contextes d’énonciation, qui le mène en terrain plus ou moins connu. Il n’y a pas « le » discours : il convient plutôt d’analyser celui-ci en tant qu’interdiscours, dans lequel différents discours se croisent et s’emboîtent (Maingueneau 1991). Le discours négocie ainsi bien plutôt des frontières interdiscursives, par exemple entre le discours de la philosophie déconstructiviste et celui de la métaphysique de la présence. La question par conséquent n’est pas de savoir ce que le texte veut dire ou signifie ; la question est de savoir quels entrelacs et associations rhizomatiques il rend possibles, permettant ainsi au lecteur de se déplacer dans l’espace de savoir ramifié de la théorie. Un phénomène comme la Théorie des années 60 et 70 ne se déploie pas seulement sur les avant-scènes contextuelles ; elle implique toujours une série d’arrière-plans institutionnels, à l’aide desquels les lecteurs essaient de comprendre le sens de ce qui est dit à travers la mise en relation des textes et des contextes (Angermuller 2013b).

Les relations sociales que les producteurs entretiennent dans le champ transparaissent dans des discours aussi saturés conceptuellement que ceux de la philosophie, et ce jusque dans leurs plus petites ramifications. Car même les textes philosophiques, qui prétendent ne traiter que des questions philosophiques, doivent s’appuyer sur des sources qui ne sont pas toujours de nature purement philosophique. Le responsable en est le locuteur, à qui le lecteur a toujours affaire lorsqu’il identifie une suite de signes comme formant un énoncé. Le locuteur est le metteur en scène de l’énoncé, l’instance de responsabilité qui assume tout ce qui n’est pas rejeté. Le problème du locuteur est qu’il ne prend pas lui-même la parole ; il est renvoyé à ses énonciateurs, auxquels il distribue les contenus propositionnels de l’énoncé selon le script défini par les marques énonciatives. À travers ces marques – *bien*, *ne... pas* ou les guillemets – le locuteur signale au lecteur sa position par rapport aux énonciateurs qui donnent leur spectacle polyphonique sur la scène de l’énoncé.

Avant de chercher à comprendre le contenu des concepts de Derrida, le lecteur doit d’abord décoder ces indications, à l’aide desquelles il va pouvoir attribuer ce qui est dit à différentes instances communicationnelles, le locuteur et l’allocutaire. Avant que le lecteur puisse se faire une idée de ce qu’est la « présence à soi » ou le « maintenant », il doit d’abord construire la situation communicationnelle du locuteur et de son vis-à-vis. Avant d’avoir l’illusion de comprendre ne serait-ce qu’un tout petit peu, le lecteur doit classer les énonciateurs du discours, les différencier, les mettre en relation. Le lecteur effectue donc toutes sortes d’opérations éminemment sociales, grâce auxquelles il essaie de construire le contexte communicationnel dans lequel sont énoncés les contenus philosophiques. Cela implique aussi de se demander à quelles personnes « réelles » correspondent le locuteur et l’allocutaire, quel nom ils portent dans le monde social. Dans des discours auctoriaux comme ceux de la philosophie, le locuteur porte généralement le nom de la personne figurant sur la couverture ; ainsi les textes théoriques convoquent-ils constamment le savoir des lecteurs concernant leurs auteurs, savoir conceptuel aussi bien que non conceptuel. Le savoir concernant leurs auteurs, que les textes activent en permanence chez le lecteur, inclut les divers positionnements et démarcations théoriques que l’auteur a opérés dans d’autres textes, par exemple la critique de Lévi-Strauss par Derrida (Derrida 1967b), qui l’a fait connaître hors de France en tant que théoricien du poststructuralisme. Ce savoir peut toutefois aussi faire l’objet de questions entièrement profanes : D’où vient l’auteur ? Quand a-t-il vécu ? Qui étaient ses interlocuteurs ? Même ces questions, qui ne sont pas explicitement abordées dans les textes philosophiques, font partie du savoir utile à la compréhension et auquel le lecteur, dans la mesure où il y a accès, se réfère.

Et ainsi nous en revenons à la question de savoir dans quelle mesure on peut assigner le déconstructivisme à un sujet-auteur (Derrida). De fait, les textes déconstructivistes de Derrida posent eux aussi la question de la subjectivité ; finalement, le lecteur doit découvrir doit distinguer les moments où c’est Derrida qui parle de ceux où Husserl parle. Ils ne peuvent faire autrement, car ils opèrent avec des énoncés qui renvoient aux énonciateurs dans le discours : dans un texte signé par « Derrida » (en tant qu’auteur) comme *La Voix et le Phénomène,* c’est toujours « Derrida » qui parle (en tant que locuteur). C’est ce Derrida-énonciateur qui « adhère » à tout ce qui est dit. S’agit-il d’une rechute dans la métaphysique du logocentrisme critiquée par Derrida ? Nullement, car « Derrida » et les autres énonciateurs auxquels vous avez affaire lorsque vous lisez ses textes sont *votre* construction. Le texte ne vous *dit* pas, il vous *montre* qui parle. Avec ses indices de la polyphonie, il vous envoie en même temps à la recherche des énonciateurs et des sujets dont vous avez besoin pour comprendre ce qui est dit. C’est *votre* tâche de comprendre ce que veut dire l’auteur ! *Vous* construisez ce que disent « Jacques Derrida », « Edmund Husserl » ou « Johannes Angermuller ». Et cette tâche, vous l’accomplissez dans la lecture, en tant que vous mettez en relation les énonciateurs (par exemple « Derrida en tant que critique de Husserl »), que vous leur attribuez des qualités et des étiquettes (par exemple « Derrida en tant que déconstructiviste contre Husserl en tant que phénoménologue ») et que vous les replacez dans leurs contextes (Derrida en tant que « philosophe français du dernier tiers du 20e siècle », Husserl en tant que « philosophe allemand de la première moitié du 20e siècle »). La construction de ces positions d’énonciation n’est pas une chose banale ; elle exige une pratique créative de la contextualisation, qui conduit à des déplacements et des fixations constantes du sens réalisé. Et n’est-ce pas au fond une idée qui peut trouver place dans le déconstructivisme ?

*Traduction Rosine Inspektor*

RĖFĖRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANGERMULLER Johannes, 2013a, *Analyse du discours poststructuraliste. Les Voix du sujet dans le langage chez Lacan, Althusser, Foucault, Derrida et Sollers*, Limoges, Lambert Lucas.

— 2013b, *Le Champ de la Théorie. Essor et déclin du structuralisme en France*, Paris, Hermann.

DERRIDA Jacques,1967a, *De la grammatologie*, Paris, Minuit.

— 1967b, *L’Écriture et la Différence*, Paris, Le Seuil.

— 1967c, *La Voix et le Phénomène*, Paris, Quadrige/PUF.

— 1972, *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit.

— 1974, *Glas. Que reste-t-il du savoir absolu? Vol. I+II*, Paris, Denoël.

— 1978, *Éperons. Les Styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion.

DUCROT Oswald, 1984, *Le Dire et le dit*, Paris, Minuit.

MAINGUENEAU Dominique, 1991, *L’Analyse du discours. Introduction aux lectures de l’archive*, Paris, Hachette.

NØLKE Henning, Kjersti FLØTTUM et Coco NORÉN,2004, *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Kimé.

ROSIER Laurence, 1999, *Le Discours rapporté: histoire, théories, pratiques*, Bruxelles: Duculot.